

LIEU COMMUN _ revue de création et d'essai des étudiants de littérature française de l'université mcgill _ numéro 2 _ automne 2013 _ contre nature

ONT EN COMMUN _ **5** MA NATURE HUMAINE _ marc zaffran/martin winckler : **9** BARBES ÉTRANGÈRES _ michaël blais : **13** BLITZKRIEG _ jonathan charette : **16** LA BANANE _ francis levasseur : **19** DEUX AMANTS _ félix-antoine marcoux : **22** L'AMOUR AU TEMPS DU BOOK _ crouttie : **27** LES PIERRES PRÉCIEUSES _ kiev renaud : **28** ANTIGUN : UNE NOUVELLE SANS VIE _ émilie turmel : **34** NIRINA À PARIS _ jeremy taleyson : **36** GRACE KELLY _ marie-ève groulx : **39** ABSINTHES OINOS _ philippe sarrasin robichaud : **41** COMME LA PIERRE AU MILIEU DES HERBES _ guillaume ménard : **43** MONOLOGUE ENFLAMMÉ SUR LE MONSIEUR _ xavier jacob : **47** AMATEMP12 _ mathias richard : **51** CONTRE NATURE + IMAGES _ google et nelly desmarais

COMITÉ ÉDITORIAL _ simon arès _ michaël blais _ nelly desmarais _ félix-antoine lorrain _ audrey-anne marchand _ félix-antoine marcoux _ kiev renaud _ philippe sarrasin robichaud

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE _ simon arès _ nelly desmarais _ félix-antoine lorrain _ philippe sarrasin robichaud

RÉVISION _ simon arès _ nelly desmarais _ xavier jacob _ félix-antoine lorrain _ kiev renaud

DROITS EXCLUSIFS _ les auteurs

adelfies et agelf _ département de langue et littérature françaises _ université mcgill _ 853 rue sherbrooke ouest _ bureau 265 _ montréal _ québec _ H3A 0G5

dépôt légal _ 2013 _ bibliothèque et archives canada / bibliothèque et archives nationales du québec _ issn 1929-8552 (imprimé)

lieu commun remercie le département de langue et littérature françaises, l'adelfies, l'agelf, l'aecsum, l'aefa et la faculté des arts de l'université mcgill pour leur soutien financier



contre nature

C'est dans la nature des choses d'être ce qu'elles sont, tout comme de ne pas être ce qu'elles ne sont pas. A-t-on déjà vu un réfrigérateur se faire banc de scie?

MA NATURE HUMAINE _ Marc Zaffran/Martin Winckler

Dans mon enfance, en France, l'expression *contre nature* désignait les comportements sexuels qualifiés de « déviants »... lorsqu'ils étaient affichés hors des sphères où on les tolérait. L'homosexualité était réprouvée, mais lorsqu'elle concernait un écrivain ou un artiste renommé, on se contentait de la passer sous silence. J'ai dû attendre le début des années soixante-dix pour apprendre que Jean Marais – mon acteur préféré à l'époque – avait été l'amant de Cocteau, que Verlaine et Rimbaud étaient plus que des camarades de beuverie, et qu'Oscar Wilde avait été puni de prison pour avoir « débauché » un jeune aristocrate.

Curieusement, la prostitution ne faisait pas partie de la liste – peut-être parce qu'elle avait inspiré nombre de peintres célèbres. Et si le mot était censuré dans le titre d'une pièce de Sartre (*La P... respectueuse*), les personnages de putains attachantes – d'Arletty dans *Hôtel du Nord* à Brigitte Bardot dans *En cas de malheur* – avaient toutes les faveurs du public. Implicitement, les artistes avaient le droit d'être non conformistes et les jolies femmes pauvres d'arrondir leurs fins de mois. S'agissant d'actes explicitement réprimés par la loi, le jugement était beaucoup plus brutal : ainsi, l'inceste et l'infanticide étaient des « crimes contre nature ». Mais de manière singulière, le viol, dont la seule évocation m'horrifiait alors autant qu'aujourd'hui, semblait faire l'objet d'une indulgence, voire d'une tolérance... intolérables.

Pour l'adolescent que j'étais, dans les années soixante, le mot « nature » désignait le soleil, l'eau du ruisseau, la pluie et le vent, les petits oiseaux et le monde sous-marin. Il ne s'appliquait jamais à la sexualité. Il avait fallu, *naturellement*, que mes parents en tâtent pour que je sois là – et, jusqu'à l'avènement de la procréation médicalement assistée, pour que tout le monde soit là – mais je n'avais jamais entendu dire que la sexualité était *naturelle*.

On ne m'avait pas prévenu qu'à treize ans, sans crier gare, mon pénis s'allongerait et que je me mettrais à rêver de femmes nues et à éjaculer dans mon

pyjama. On ne m'avait pas averti que la photo d'un décolleté plongeant ou d'une femme aux yeux mi-clos offrant ses lèvres à un homme déclencherait des érections incontrôlables. On ne m'avait pas informé qu'au premier baiser d'une fille sur ma bouche, j'aurais envie de lui caresser les seins et de coller mon pantalon plein à craquer contre ses cuisses. On ne m'avait pas annoncé que chaque nuit, je me masturberais avant de m'endormir.

Pour couronner cette explosion hormonale, la puberté avait déclenché une acné phéromonale qui me défigurait et transformait mon dos en région sinistrée. Pour me soigner, ma mère m'emmenait à Paris me faire soigner par un dermatologue renommé. Le « traitement » consistait à percer d'un stylet tous mes points noirs, l'un après l'autre, et à les presser pour les vider de leur sébum. C'est l'assistante – à moins que ce ne fût l'épouse – du praticien qui s'acquittait de cette torture. Malgré le martyre qu'elle m'infligeait en s'excusant sans cesse, elle me faisait plus d'effet que les pin-ups de *Playboy*. Quand elle me transperçait le front ou le nez, je serrais les dents et plongeais mes yeux dans les siens en priant le ciel pour qu'elle n'aperçoive pas le piquet de tente qui soulevait ma braguette. D'une voix caressante, elle me félicitait de mon courage. Ça accentuait mon trouble. Ma bandaison ne prouvait-elle pas que j'étais un mauvais garçon ?

Tout cela, bien sûr, je le vivais dans la gêne, la honte, une pudeur insensée. Ce qui bouillonnait sous ma ceinture (et tout ce qui, dans mon crâne, le déclenchait ou s'en délectait) me semblait anormal. On m'avait dit qu'il était « naturel » de grandir, de souffrir, de faire des erreurs. On ne m'avait pas dit qu'il était naturel d'être un être sexué. Mais dans mon esprit, à défaut d'être criminel – je ne violais ni ne tuais personne – j'étais certainement monstrueux.

Or, je ne voulais pas être monstrueux, je voulais aimer. Ces pulsions brutales qui habitaient mon corps et que je ne comprenais pas, pouvaient-elles se transmuier en douceur, en tendresse, en partage ?

La seule information dont j'aie bénéficié au lycée fut une conférence donnée par le chirurgien responsable des accouchements à l'hôpital local. Je n'en ai retenu qu'une seule chose, c'est qu'il était recommandé d'aller pisser après *avoir eu des rapports*, pour « expulser » les bactéries qui auraient pu s'introduire là où il ne fallait pas. J'avais quinze ou seize ans (âge minimum pour assister à la conférence) et ça ne m'avancait pas à grand-chose : il n'avait pas jugé bon de nous expliquer en quoi, exactement, consistaient les *rapports* en question.

Mon éducation sexuelle, je me la suis faite tout seul, en cachette. Au fond de la librairie en feuilletant les encyclopédies ; dans les magazines « licencieux » que j'achetais en me faisant passer, grâce à ma grande taille, pour plus vieux que je n'étais. J'ai même, un jour, changé ma date de naissance sur une carte de club sportif pour assister à une projection de *Helga : la vie intime d'une jeune femme* (1968), documentaire suédois qualifié à sa sortie de « film sur l'éducation sexuelle en eastmancolor ». J'étais trop ému pour en retenir quoi que ce soit.

Il a fallu que je passe une année en Amérique – *in Bloomington, Minnesota, of all places!* – pour entendre enfin parler de sexualité sans hypocrisie. Un jour, une de mes camarades de Lincoln High School m'emmena voir l'hilarant *Everything You Always Wanted to Know About Sex (But Were Afraid to Ask)* de Woody Allen. Quelques semaines plus tard, j'empruntai ouvertement à ma mère américaine le très sérieux ouvrage du Dr David Reuben (1969) qui avait – très librement – inspiré le cinéaste. On était en 1973, j'avais dix-huit ans et je découvrais l'existence des personnes transgenres, des *cross-dressers*, du fétichisme, du *blowjob*, de la pénétration anale... et de l'orgasme féminin. En Amérique, depuis les *Kinsey Reports* sur la sexualité masculine (1948) et féminine (1953), on publiait bon nombre de livres sur le sujet. En France, on ne parlait pas de tout ça. Grâce à Magritte, je savais que *Ceci n'est pas une pipe*. Mais ce qu'était une pipe, je n'aurais su le dire. Martelé par le discours freudo-lacarien omniprésent chez les enseignants, les journalistes et les médecins, je pensais que tout le monde grandit en étant amoureux du parent de sexe opposé (c'est pourquoi les jeunes

lieu commun

femmes épousent les vieux messieurs), qu'en tout homme il y a un pervers qui se cache (c'est pourquoi les vieux messieurs séduisent les jeunes femmes) et qu'une femme qui ne veut pas être mère doit avoir quelque chose qui cloche. Ce discours qu'on m'imposait, je voulais le critiquer, mais je n'avais pas d'autres outils que mes intuitions pour le faire.

Quarante ans – et quelques expériences sexuelles – plus tard, il m'a fallu revenir en Amérique du Nord pour mieux comprendre la nature de la sexualité humaine, ses pulsions et ses dilemmes, ses fondements biologiques et ses déclinaisons culturelles. *The Mating Mind* de Geoffrey Miller, *Anatomy of Love* d'Helen Fischer ou *The Male Brain* de Louann Brizendine ont fourni des explications scientifiques à mes émois d'adolescent et à mes pulsions d'adulte; *Mother Nature* de Sarah Blaffer Hrdy, *The Origins of Virtue* de Matt Ridley et *The Folly of Fools : The Logic of Deceit and Self-Deception* de Robert Trivers m'ont permis de comprendre les écartèlements du ressentir et du penser.

Aujourd'hui, je sais que je peux accepter mes pulsions et les contrôler – mon cerveau est aussi fait pour ça.

Aujourd'hui, je sais que mes désirs peuvent s'épanouir, non pas *malgré moi*, mais dans le respect de l'autre, avec l'autre, en écho à ses désirs.

Aujourd'hui, je n'ai plus honte, je n'ai plus peur d'être un homme.

Je vous entends murmurer : « À son âge, il est temps ! »

Sans doute.

Mais il n'est jamais trop tard pour se sentir humain.

BARBES ÉTRANGÈRES _ Michaël Blais

*on veut tout' se faire violer we yearn for it
everyone*

– Étienne Lepage

J'avance rapidement entre les gens qui prennent leur temps pour marcher dans le métro. Qui prennent mon temps. Je les envoie chier dans ma tête. Excusez-moi. Tassez-vous. J'ai mes écouteurs sur les oreilles. Mon iPhone entre les mains. *I Feel Love* de Donna Summer un peu trop fort. Le métro que je dois prendre arrive. Je cours pour ne pas le manquer. Mon sac frôle une vieille dame. Elle commence à m'engueuler. À crier. J'arrête de courir, enlève mes écouteurs et me retourne vers elle. Je me fous de manquer le métro. Je lui dis : Madame, si vous étiez moins grosse, je ne vous aurais pas accrochée avec mon sac, si vous étiez moins vieille non plus. Pourriez-vous mourir Madame, s'il vous plaît? Elle reprend son charabia. Elle n'a pas compris mon message. Je soupire d'exaspération. Vous êtes inutile Madame et vous me faites chier. Comme elle n'arrête pas de crier, je termine ce que j'ai commencé : je prends mon sac, je le lui lance, elle perd l'équilibre, je la pousse, elle tombe et je lui assène des coups de pied.

Les passants dans le métro ne passent plus : ils restent figés devant la scène. Je les regarde. Je regarde la vieille dame affaissée par terre. Elle ne bouge plus. Du sang tache ses cheveux blancs. Du sang, du calcium et de la neige fondue qui était restée collée sur mes bottes tachent ses cheveux blancs. Sa permanente ne tient plus. Je me penche pour prendre son pouls : First, elle sent le spray net. Deux, elle n'a plus de pouls. Je me relève et l'annonce aux gens qui s'étaient arrêtés. Ils applaudissent. M'ovationnent. Ils vont cracher sur la vieille dame comme pour l'enterrer. Repose en paix vieille pute. Les gens l'insultent. Un homme en uniforme de la STM s'approche et urine sur le cadavre. Tout le monde se met à danser. On enlève tous nos vêtements et on s'encule dans les wagons

du métro qui m'avait finalement attendu ; c'était le chauffeur qui pissait sur elle. Il se secoue le gland avant de venir m'embrasser. Un beau jeune black.

–

On est en mars. Au premier redoux, je ferme le chauffage pour que ça coûte moins cher d'électricité. Les planchers sont gelés. Le froid traverse nos bas de laine, traverse notre peau. J'ai froid aux os.

Je vais sur un site de rencontre pour me réchauffer l'os.

Un homme vient me parler. Et il me dit :

– T'es cute, qu'est-ce que tu cherches ici ?

– Je ne sais pas trop. Du sexe. Me réchauffer un peu. Pas vraiment du sexe dans le fond, c'est toujours décevant de rencontrer des gens sur des sites. Mais je manque d'argent. Si tu me payais, je coucherais avec toi. Je pourrais recommencer à chauffer mon appart pis je pense que ça m'exciterait d'être payé pour du sexe.

– Combien tu charges pour te faire pisser dessus ?

– Je ne sais pas trop, je ne me suis jamais prostitué avant. T'habites où ?

– Mile-End.

– T'as quel âge ?

– 47 ans. Toi ?

– 23. Est-ce que t'as vraiment 47 ou tu te rajeunis ?

– 50 ans. Toi ?

– 19. Tu payes ma session pis on couche ensemble autant de fois que tu veux.

– J'suis bandé.

– Moi aussi.

– Moi, c'est Michel.

– Michaël.

–

J'invite parfois des hommes dans ma chambre. Ils sonnent. Ils montent. On s'embrasse sur la bouche ou on ne s'embrasse pas du tout. Je les invite à aller dans ma chambre et je vois leurs yeux qui la parcourent rapidement. Je n'aime pas recevoir des étrangers chez moi. Laisser entrer quelqu'un dans sa chambre c'est plus impliquant encore que se mettre nu devant lui. Notre corps, on le connaît par cœur. Notre chambre, c'est une expression physique de nous qu'on connaît moins bien. On y perd des choses. On y en découvre d'autres. Une tache au plafond. Un défaut dans le plâtre du mur. Une écorchure sur un meuble. Une chaussette égarée sous le lit. Un peu de poussière. Un livre dont on avait oublié l'existence sur les étagères de la bibliothèque. Quand j'étais petit, je n'invitais pas les amis chez moi. Ma mère ne s'en inquiétait pas trop. Elle comprenait mon besoin de frontières entre le monde et mon monde.

À 20 ans, l'appel des caresses me fait oublier ma mère, abîme mes frontières et laisse entrer des yeux qui passent vite sur les éléments de mon univers. Ils ne les questionnent pas, les jugent peut-être. Ils repèrent trop vite le vulgaire. La boîte à condoms. Le tiroir où se cache le lubrifiant. La boîte de mouchoirs. Les yeux des étrangers ne lisent pas les bons mots sur les cartes postales d'Italie, ne s'émeuvent pas de l'anse brisée de ma tasse de thé, ne touchent pas sa porcelaine, ne s'attardent pas sur le Crébillon ouvert sur mon bureau, ne pleurent pas devant les photos de ma mère en robe de mariée, ne respirent pas la bouteille de parfum vide que je trouve jolie, ne flattent pas les mailles tirées de mon foulard, ne traînent pas sur les titres de mes Pléiades, ne s'attardent pas sur le vichy de mon nœud papillon, la soie de mes cravates, les coups de pinceau d'une toile qu'un ami m'a peinte. Ils défont les boutons de mes chemises et ils éjaculent vite avant de refermer la porte et dire merci.

J'aimerais, un jour, trouver des yeux qui s'attarderont aux choses. Ramasser, sous mon lit, une chaussette qui ne sera pas la mienne. Embrasser une barbe qui ne me sera pas étrangère.

Et retrouver ma mère : la voir sourire parce que les yeux de l'autre seront allumés de moi.

–

Coin Parc et Laurier. J'attends la 80. Les flocons et le vent me pincement les joues. Une main texte mon amie en mal d'amour, l'autre se réchauffe dans ma poche – j'avais perdu mes mitaines au début de l'hiver sans m'en racheter. Une vieille dame s'approche. *Could you please tell me what time it is?* Excusez-moi, j'ai pas l'heure. *You could not find it on your fancy phone?* Ah ben ouais, je n'y avais pas pensé. It's ten thirty. *Thank you so much. You have a beautiful smile. Heartbreaker, that's you.* Et elle s'éloigne.

Toutes les vieilles dames ne méritent pas de mourir trop tôt.

Même si elle porte une barbe.

Je l'aurais embrassée.

Me perdre dans une barbe dont je connais mal le sexe.

contre nature

BLITZKRIEG _ Jonathan Charette

*il faut par tous les moyens de l'activité possibles remplacer la nature partout où elle peut
être remplacée*

– Antonin Artaud
Pour en finir avec le jugement de dieu

Écoutez tous c'est le blitzkrieg dans ce corps assiégé
je tricote une tempête pour y loger ma nouvelle adoration
du monstrueux aux psaumes qui sentent le dextrométhorphan
plusieurs tentacules agrippent mes cœurs et mes foies
leur tranchant scarifie chaque centimètre de ma dentelle sauvage
mes membres broyés mes membres agenouillés dans la fange
nul remède outre l'intransigeance des bagnards tuméfiés
je veux l'or et ses maladies je veux l'or et sa dévastation
je veux l'or dans ma gorge parée à une terrible guérilla
quelque part dans mon ventre le blasphème se dénude
aucun lac naturel n'est assez vaste pour laver mes péchés

C'est 1789 dans mes poumons dressés sur une barricade de chair
les troupes austères désarçonnent toutes mes réclamations
mes poignets pleurent mes jambes s'affolent une gigue les attaque
impossible de résoudre les œdèmes ou le déficit d'attention
la Terreur reprend elle ne saurait se soumettre à un jeûne
c'est 1789 dans mon crâne négliger cette voluptueuse frénésie
ou émettre des diagnostics sur l'inclémence de ses origines
dérègle les mécanismes les plus primitifs de mon visage
je panique affreusement devant les cervelles menottées
quand le pouls tape ses mémoires sur une carcasse fumante
mes organes en file indienne évacuent mon anatomie sans crier

Plutôt que d'expulser une série de sarabandes violacées
je fabrique quelques centaines de placentas chimiques
spasmes nausée salive clous les ingrédients s'entremêlent
mais le syndrome de Tourette démantibule mes mains
je bâtis un paradis pour les yeux gris élevés dans la stratosphère
leur exclusion de la bijouterie indique leur caractère divin
loin des ambulanciers la déflagration fait jurisprudence
avec une placidité intempestive j'égrène les détritrus
leur agonie s'impose avec une irrévérence princière
tant que l'extrême-onction reste un monologue pour les fous
je demeure diffamatoire dans ma façon de renier le jour

LA BANANE _ Francis Levasseur

Devant le panier de fruits de ma cuisine, je méditais l'autre jour, entre deux pages de Roland Barthes, sur mon rapport à la banane. Je n'avais jamais aimé ce fruit, mais il m'apparaissait soudain que cette antipathie trouvait une explication, non pas exactement dans ses qualités sensibles, comme je le croyais jadis, mais dans leur signification ; j'évitais la banane moins par dégoût physique que par une sorte de méfiance morale.

Je dirais que tout chez la banane exprime le refus, sinon de participer au monde, du moins de se plier à ses règles. Pensons d'abord à sa forme. Alors que tous les fruits tendent d'ordinaire à la sphéricité, l'apparence de la banane témoigne d'un tout autre paradigme ; seule l'habitude explique l'insensibilité générale au contraste comique, et par là subversif, de son idéal géométrique. La texture de la banane déjoue également les attentes en matière de fruit ; sa consistance pâteuse, si éloignée du juteux de l'orange ou du croquant de la pomme, ne propose au mieux qu'une sorte de remontée aux temps primitifs de la phylogénèse alimentaire. D'où cette impression en bouche que la banane manque d'enthousiasme, qu'elle vient à notre rencontre, mais d'une poignée de main molle, qui n'a que les apparences d'un accord. Quant à son goût et à son odeur, si peu relevés que je me dois de les réunir : quoi dire sinon qu'ils se tiennent de manière toute spectrale à la lisière de l'être, comme si, d'une seconde à l'autre, ils allaient basculer sur un mode homéopathique.

La nature hérétique de la banane ne se limite toutefois pas à ses qualités sensibles ; elle se manifeste également dans son rapport à l'espèce. Il serait ici non seulement choquant pour l'intelligence, mais également déplacé, de tomber dans le préjugé d'une concordance entre la vitalité des individus et la dimension de leur système reproducteur. Mais comment cacher son étonnement devant la petitesse des pépins de la banane, à peine visibles, lorsqu'on les compare par exemple à ceux de la cerise, dont la dimension, faisant presque tout le corps,

témoigne d'un accord on ne peut plus catégorique avec la nature? Il reste que le caractère pernicieux de la banane ne se mesure nulle part mieux que dans son rapport à ses semblables. Bien que nous n'ayons pas accès au langage des fruits, on imagine sans peine que la banane ait troqué la beauté pour le verbe. Il suffit de remarquer son talent à corrompre ceux qui l'entourent : tous s'abandonnent à un mûrissement, dont la vitesse tient visiblement du suicide.

Le conflit entre la banane et son environnement trouve aussi une expression dans notre imaginaire culturel. Il y a une relation tout à fait frappante entre la forme de la banane, qui évoque le sourire, et son action la plus caricaturale, à savoir mettre le monde à l'envers. Par ce jumelage symbolique, la banane peut se définir, d'un point de vue théologique, comme le moyen matériel par lequel le mal figure son amusement devant le désordre. Mais il y a plus. Ce n'est pas un hasard si la forme de la banane évoque également le point faible de la nature, son instrument le plus instable, à savoir la sexualité, et ce, par la référence explicite à l'excitation du membre viril. Un double dérèglement opère à même cette association entre sexualité et alimentation : d'abord, par le truchement de la notion de consommation, elle substitue à l'idée de devoir envers l'espèce celle de plaisir personnel ; ensuite, en détournant les objets du monde de leur fonction première, elle étend stérilement, pour ne pas dire perversement, le territoire de l'activité sexuelle.

Il demeure que la banane n'échappe pas pour autant aux desseins de la nature ; sous l'angle de la tentation, elle s'y trouve réinscrite. C'est en ce sens qu'on peut dire que son existence donne lieu à une version terrestre du récit de la Chute. On remarquera d'ailleurs que la nature, comme le Dieu biblique, n'est pas sans prévenir contre l'assimilation du fruit défendu, bien que la mise en garde prenne non plus la forme d'une parole, mais d'une image. L'amour du singe pour la banane non seulement annonce ici-bas la perspective de la Chute, mais en précise l'orientation, qui n'est plus à proprement parler spatiale, mais ontologique : les transgresseurs ne choiront pas d'un Éden quelconque,

mais de leur condition d'homme ; leur descente, elle se fera cette fois dans les limbes de l'animalité.

On comprendra qu'à la lumière de ces réflexions, mon antipathie pour la banane s'en trouva définitivement fixée, et que je jetai sans plus attendre l'exemplaire devant moi, bien qu'il appartînt à mon colocataire. Une fois rassis, je restai toutefois étonné à la vue des autres fruits, dont les personnalités me semblèrent à présent plus distinctes, et je rêvai soudain à une sorte de cartographie morale non pas uniquement des fruits, mais de l'univers alimentaire tout entier. Et c'est en parcourant ce nouveau territoire que je m'arrêtai en pensée sur la pomme de terre ; son attitude me frappa comme étant exactement à l'opposé de celle de la banane ; je ne pouvais, en tout cas, rien concevoir de comestible qui ne soit plus aligné sur le sens du monde, plus dévoué à sa tâche et, par le fait même, plus noblement éloigné du jeu des apparences. Il m'était dès lors clair que la pomme de terre, comme manière non pas de perdre, mais de retrouver le chemin de la nature, représentait une variante réconciliatrice de la pomme édénique. L'observation me parut d'ailleurs si évidente, que je comblai d'une patate le vide laissé par la banane, jugeant que l'échange parlerait de lui-même.

DEUX AMANTS _ Félix-Antoine Marcoux

Ils se tiennent par la main, ils marchent main dans la main tous les deux comme deux amoureux qu'on reconnaît au fait qu'ils se tiennent, en marchant, par la main. Dans un parc un après-midi ou, tiens, vers un soleil couchant sur une plage à la tombée du soleil qui se couche à l'horizon ou encore l'hiver dans le même parc que tantôt mais avec de la neige le soir plein de neige. D'accord.

Un soir d'hiver, deux amants.

Puis une rupture. On aurait pu croire que tout allait et irait encore bien parce que deux amants qui marchent main dans la main ont l'air de bien aller surtout quand ils s'aiment et que ça paraît, mais non, ça casse. C'est lui qui pense des choses qu'il vaudrait mieux qu'il ne pense pas, des choses intenses un peu pour l'amante qui a peur des sentiments forts qui font peur.

Il pense des choses comme : « L'homme est un corps qui ne se crisse pas en bas du toit est un corps est un homme est un monstre. Je ne peux pas te sauver. La seule force que j'ai que le corps désarticulé que je suis a est une force d'inertie est d'être un homme un homme est un corps qui ne se jette pas en bas. Je ne peux rien pour toi. »

Elle n'a pas besoin d'être sauvée, mais elle aimerait qu'il ait la force de le faire. Il ne lui dit pas les choses comme cette chose-là qu'il pense parce qu'il sait qu'elle en aurait peur parce que c'est un peu gros en plus de sonner faux c'est le genre de choses qui fait peur à une femme comme elle qui a peur de ce genre de choses. Il se tait lui il ne lui dit rien à elle qui voit bien quand même le corps de son amant se tordre un peu du poids d'un amour qu'il n'a pas la force de sortir de la faiblesse de son corps d'homme tordu.

Il pense des choses comme : « Je suis un corps d'homme qui regrette la beauté je suis un homme paralysé par la beauté perdue. Je suis grotesque de la perte

d'une beauté. Je suis le monstre de la perte d'une beauté ne laissant qu'un corps d'homme un corps au bord d'un toit avec la seule force de ne pas se crisser en bas. »

Sa beauté à elle qui pourtant est encore là n'est pas perdue est à lui juste là pourtant et tous les deux sont, je l'ai dit, dans un parc pas sur un toit. Il pense des choses qui n'ont pas de sens parce qu'il aime ça je crois ça fait un peu songeur je crois mais il sait que ça la ferait fuir si elle savait alors il ne dit rien. Pour lui c'est une déclaration d'amour ce qu'il pense mais c'est gros un peu pour son amante tout ça mais il continue de penser à ce genre de déclarations qu'il ne déclare pas.

Il pense : « La force énorme la plus grande des forces la force de ne pas se crisser en bas est la plus grande des forces est celle qui fait que mon corps est un corps d'homme. La force est énorme me vient de la perte vient du souvenir d'une beauté de l'amour d'une beauté perdue est ma plus grande force. La force énorme qui me fait être un homme me fait être un monstre me fait être un homme qui ne peut rien d'autre qu'être sans se tuer. »

Vous voyez que ça prend une tournure positive en fait même si au départ c'était un peu pathétique mais ça se replace ici il nuance un peu et en même temps ça devient un peu plus une déclaration d'amour qu'il peut ressasser sans dire. Mais le problème le plus grand ce n'est pas qu'il ne peut pas le dire c'est que même s'il fait juste le penser ce n'est pas vrai encore parce que, vous l'avez vu, ce qu'il pense se pense au passé d'un amour perdu et elle est là avec lui dans le parc alors du coup ce qu'il pense est moins senti et moins vrai et il n'arrive pas à y croire vraiment.

Il voudrait pouvoir penser : « Le souvenir de ta beauté le souvenir de toi fait de mon corps un corps qui ne fait pas le geste qui déferait ce corps déjà défait. Je suis le corps vivant le corps désarticulé de l'homme que je suis. Je suis grotesque. Je suis un corps faible et distordu. Je suis un homme d'avoir encore sur la peau la trace de la beauté. »

Mais tout ça est grossier un peu puisque l'amante le tient par la main dans un parc au lieu d'être vraiment seul et souffrant alors il peut le penser mais le croire vraiment ce serait pousser un peu trop.

Elle en même temps le voit souffrir un peu du souvenir projeté d'une souffrance suivant la perte non advenue d'une jouissance moins douce quand même que la nostalgie qu'il ne peut pas sincèrement ressentir. Elle ne le pense pas comme ça, c'est moi qui analyse un peu, mais elle se dit vraiment qu'il a pas l'air heureux qu'il a pas le plaisir qu'elle voudrait qu'il ait et il était plus beau dans le temps quand il avait la force du désir d'elle qui est devenu, c'est moi qui le dis, le désir d'une détresse plus forte encore. C'est un poète au fond le gars mais tordu un peu désaxé on dirait.

De toute façon il est chiant selon moi alors juste dire qu'elle le laisse. Lui il ne le sait pas que c'est à cause de ce qu'il pense parce qu'il ne le lui a pas dit alors elle ne peut pas savoir et pourtant elle s'en est rendu compte que ça clochait sans avoir nettement à l'esprit toute la perversité qui causait ça.

Un soir d'hiver, deux amants qui s'aiment encore cessent de s'aimer.

L'AMOUR AU TEMPS DU BOOK _ Crouttie

Tout ça dans le fond ça l'a commencé un peu à botche, je veux dire que bien moi dans ce temps-là, je datais vraiment du monde, peu importe, je voyais pas personne en particulier, ça faisait comme neuf mois que j'étais célibataire, si on veut, puis c'est ça, je venais de dater le pire fou de la terre, qui avait essayé de me voler ma personnalité, pis là j'étais comme, ça m'intéresse pas de dater personne pendant un bout parce que j'étais vraiment écœurée des fous, puis là je vivais ma petite vie tranquille, puis là je suis allée à la manifestation du 22 mars avec mes amis, etc., je m'en souviens, pas parce que je suis vraiment psychopathe, mais parce que tsé c'était la grosse manif du 22 mars. Puis après ça on est allés à un show au bar fly, rien de particulier, j'étais avec mes amis, puis il y en a un qui me l'a comme pointé du doigt en me disant, mais ça tu couperas ce bout-là si tu veux peut-être, en tout cas, il me l'a pointé du doigt en disant me semble que Andrew de Slobs, Slobs étant le groupe dans lequel il joue, a perdu du poids, puis là moi je regarde dans sa direction, puis c'est comme ouais peut-être, mais là à ce moment-là c'est comme la première fois que je l'ai remarqué alors que j'avais vu son band jouer je sais pas mettons trois quatre fois, mais j'imagine que c'est parce que j'étais pas célibataire, je l'avais jamais remarqué. Mais là je l'ai remarqué, puis là je le trouvais cute, j'étais comme ah il est cute, puis là le soir évidemment j'arrive chez nous, mais mes amis étaient là, ça fait que j'étais pas pour faire des recherches ou quoi que ce soit, fait que j'attends leur départ, puis là le lendemain dès qu'ils s'en vont je pogne mon ordi, Google direct, évidemment je sais même pas son nom de famille, ça fait que là il faut que je le trouve, parce qu'évidemment mon but là-dedans c'est de trouver si j'avais des amis en commun avec, pour essayer de le rencontrer via ces amis potentiels là, ça fait que Google : Andrew Slobs, je tombe sur une vieille entrevue dans le Exclaim ! qui date de 2009, là je lis ça puis là je vois son nom au complet, Andrew Curtis, ok, là évidemment j'ouvre un autre onglet tsé, Facebook. Là j'arrive sur Facebook, je tape son nom Andrew Curtis, j'arrive sur son profil, mais on n'a aucun ami en commun, évidemment je suis déçue, premièrement parce que ça

va être bien plus tough de le rencontrer, mais surtout son profil était privé, genre on pouvait rien voir, tout ce que je pouvais voir c'était sa photo de profil qui était pas lui, puis en plus de ça, je voyais juste les choses que lui écrivait sur le wall d'autres personnes, c'était juste happy birthday le nom de la personne, zéro information, puis selon sa photo dans le Exclaim! il avait encore des broches il était chubby, il avait l'air d'avoir seize ans, c'était une photo qui datait de genre trois ans, j'étais là, me semble il a l'air jeune. Puis là, fastforward d'à peu près quelques semaines, rencontre un gars qui est son ami, moi je le sais pas que c'est son ami, ce gars-là il commence à tripper sur moi, moi je suis pas intéressée parce que je pense encore à ce petit Andrew-là que j'ai juste vu une fois, ça fait que première semi-date que je vais avec le gars, moi je voulais pas vraiment dater avec, je pensais que c'était juste amical, on va à un show ensemble, puis je vois Andrew qui arrive, là évidemment mon coeur manque de me lâcher, mais il était avec une fille! Là j'étais comme argh! il a une blonde, puis j'étais comme fâchée déçue, mais en même temps je m'en foutais un peu vu que tsé. Ça fait que là je mets ça sur la glace, qu'est-ce tu veux, je peux rien faire, commence à dater son ami par dépit si on veut, pas par dépit, mais c'est comme, il était smatt, au début je voulais juste faire des activités amicales, mais finalement j'ai fini par dater un peu avec, mais là je me suis rendu compte qu'ils étaient amis, mais c'est même pas par lui que je l'ai rencontré! Tout ce temps-là, moi je continuais à me mettre attending dans les événements Facebook tsé, je cliquais pour voir qui est-ce qui était attending pour voir si Andrew était là, j'étais vraiment semi-stalker, vraiment, mais pas dangereuse, tsé c'était ma seule source d'information le Book, qu'est-ce tu veux que je fasse? Je regardais, puis là c'est arrivé à plusieurs autres reprises que j'avais un show où il était là mais il était jamais avec la fille, ça fait que je me suis dit, bien coudonc, ça devait pas être sa blonde ou si oui, ils sont plus ensemble parce qu'elle est jamais là, mais là moi je datais son ami! Là ce qui est arrivé, moi je badtrippais constamment tsé, je comprenais pas là, c'était comme si j'avais eu le coup de foudre pour ce gars-là que j'avais jamais parlé ni rien, tsé j'avais des rêves là, à propos de lui, c'était à ce niveau-là.

Ce qui est arrivé c'est comme, moi je veux le rencontre d'une façon normale, naturelle, dans la vraie vie, je veux pas genre lui envoyer un message sur Facebook puis avoir l'air d'une folle, ou juste aller lui parler super random à botche, tsé comme salut ça va, oui t'es qui? puis là j'ai rien à lui dire, parce que je le connais pas, j'attendais de le rencontrer d'une façon naturelle. Ça fait que là ça l'a pris comme quatre mois avant que ça arrive, puis comment c'est arrivé, c'est justement un mois de juillet, il faisait beau, il faisait vraiment chaud, on va à un show avec des amis dans un genre de squat dégueulasse, puis ça tombe qu'il y avait plein de mes amis qui étaient là, en plus du gars que je datais parce que ça adonnait que c'était lui qui organisait le show, puis un autre gars de Toronto qui trippait sur moi, mais moi je le savais pas, je pensais qu'il voulait juste être mon ami, qui était venu juste pour me voir, bref j'étais dans l'eau chaude, constamment observée. Puis là Andrew était là, quand je le vois arriver, je suis comme mon Dieu il est là, puis là mes amis sont comme va y parler, non! ça va pas se passer, surtout que j'ai ces deux autres là qui me regardent constamment, non. Finalement, il y a une de mes amies qui elle est allée y parler, puis là j'étais comme what the fuck? qu'est-ce qu'elle fait? qu'est-ce qui se passe? comme elle le sait que c'est comme mon secret crush, qu'est-ce qu'elle fait? Finalement, elle est allée y parler de rien ou n'importe quoi puis elle a trouvé le moyen de m'introduire dans la conversation, finalement j'ai eu peur sur le coup, mais finalement j'étais contente, finalement on parle pendant une heure à l'extérieur de la salle, on n'est même pas retournés dans le show, puis là pendant ce temps-là je sentais leur regard qui traversait, puis mon amie, pas celle qui a entamé la conversation, une autre, elle est restée avec moi par soutien moral, là je capotais, c'étais comme wow! j'y parle puis c'est le fun, etc., puis là à la fin de la soirée en tout cas, je m'en vais avec des amis puis évidemment je capote tsé. Là qu'est-ce qui est arrivé, on avait semi-parlé d'un autre show qu'on voulait aller voir, mais personne a dit oui c'est sûr, là je rentre chez nous. Puis le lendemain je suis en train de skyper avec une amie qui reste à Québec, puis là je lui raconte tout ce qui s'est passé, puis évidemment je capote, je suis là aah aah ha ha, puis

là je reçois un message texte du gars que je date disant, mais il est anglo lui avec, il disait en gros, bla bla bla mon ami Andrew te cruaisait vraiment hier, moi j'étais en train de skyper avec mon amie, j'explose tsé, je capote, puis elle a capote, les deux on capote, puis là moi je refuse de répondre à ce message texte parce qu'évidemment je suis trop excitée puis lui il m'intéresse pas vraiment dans le fond, puis là, au même moment, mon amie Joannie qui était avec moi pour soutien moral m'appelle, je suis comme allô, Catherine tu sais pas quoi? je suis comme qu'est-ce qui se passe? elle dit Andrew, il me suit sur Instagram! aussi connu sous le nom du Gram, il me suit sur le Gram! parce que la veille elle lui avait montré des photos de son chien, genre, il me suit sur le Gram puis il a liké une photo de toi! Ça fait que là, explosion numéro deux en dedans de comme cinq minutes, les trois, tsé en plus j'ai encore mon amie sur Skype, les trois on capote comme en même temps ha ha ha, là j'hallucine. Mais là le lendemain j'avais une date avec le gars, va à la date tsé, mais là je suis comme super réticente, pas à l'aise, puis là il revient sur le sujet d'Andrew, constamment, tsé il parle d'une façon que comme s'il voulait le rabaisser dans mon estime pour pas que je sois intéressée à le dater, mais là évidemment ça a l'effet contraire, moi je vois dans son jeu, je suis pas conne, ça fait que là je finis par dire, peut-être que moi je vais le dater Andrew, parce qu'il était comme Andrew ça marche jamais ses affaires puis bla bla bla. Là moi je suis comme, dans ma tête je peux pas croire qu'il fait ça à son ami juste par crainte tsé, là je suis comme un peu fâchée, je m'en vais chez nous, puis là en arrivant chez nous, j'ai friendrequesté Andrew! puis je lui ai comme envoyé un petit message pas rapport. C'était comme par vengeance. Oui, en gros c'est comme ça que c'est arrivé, puis là je savais que j'allais le revoir, puis là finalement, on s'est revus puis on s'est donné nos numéros de téléphone, ça fait que le reste de tout ça, ça c'est comme passé dans le vrai monde, tout s'est pas passé sur le Book, parce qu'en plus je trouve ça super creepy le dating en ligne, genre tous les sites de dating en ligne, pour moi c'est comme aller sur le site internet d'Ikea puis se magasiner un nouveau divan, genre, magasiner un chum comme magasiner des objets ou du linge, je trouve

lieu commun

ça super glauque, finalement on finit par avoir notre première date, puis là j'ai flushé l'autre, puis c'est ça qui est arrivé. Là on coparente un chat puis c'est pas mal ça.

_ propos transcrit par Félix-Antoine Lorrain

LES PIERRES PRÉCIEUSES _ Kiev Renaud

Assis sur la banquette arrière, le garçon observe les gouttes d'eau qui filent sur la vitre, s'assemblent et se séparent. Ses parents parlent tout bas de la petite voisine qui s'est pendue. Il appuie sa joue contre la vitre froide. La voiture passe devant le parc où, l'an dernier, la voisine et lui avaient participé à une chasse aux trésors. Elle courait plus vite que lui. Il se rappelle leur essoufflement, leurs pieds mouillés et leurs vêtements tachés de boue. Ils avaient gagné des pierres précieuses ; elles sont encore enterrées au fond du jardin.

Il croise le regard soucieux de sa mère dans le rétroviseur, puis détourne la tête.

La voisine aimait les vieilles chansons françaises. Quand ils jouaient ensemble l'après-midi, elle mettait un disque de Dalida et chantonnait par-dessus le timbre grave de la chanteuse, *paroles paroles paroles*. Elle avait une collection de papillons épinglés sur un carré de feutre, *les souvenirs se fanent aussi quand on les oublie*, ses ongles étaient toujours recouverts de vernis.

La voiture tourne le coin de la rue où ils prenaient l'autobus ensemble. Il arrivait plus tôt qu'elle et l'attendait dans le froid. Il se rappelle des gommes qu'ils collaient sous les banquettes de cuir, et du goût des crayons de plomb à moitié rongés.

Il souffle dans la vitre et trace des dessins qui s'estompent peu à peu.

ANTIGUN : UNE NOUVELLE SANS VIE _ Émilie Turmel

Pas de fusil.

Il me semble que c'est clair, le titre indique que les fusils sont interdits.

Baissez-le.

Une bête monstrueuse pourrait sortir pour vous sauter à la gorge !

Mais vous ne croyez pas à ces mythes.

Vous croyez en l'athéisme.

Drôle de foi.

Vous semblez effrayé.

Par quoi, l'inconnu ?

Ce regard méfiant.

Vraiment, ç'en est assez, baissez votre fusil.

Repos !

(Rires méphistophéliques, ou faustiens.)

Rangez-moi ce machin ridicule, prenez une chaise, écoutez.

Nous allons jouer, vous et moi ; une sorte de roulette russe.

Videz votre chargeur, ne gardez qu'une seule balle, donnez-moi les autres.

Considérez ceci comme votre porte de sortie, la fin du récit, en quelque sorte.

Maintenant, dites-moi :

Depuis combien de jours n'avez-vous pas mangé ?

Vous devez être affamé si cela remonte à...

Tragique, mais inévitable.

Tragique parce qu'inévitable !

Et qu'avez-vous fait ?

contre nature

Rien.

Mais vous êtes là, aujourd'hui.

Vous m'avez retrouvé.

Il a fallu que votre ventre se torde, que vos tripes s'assèchent, que votre estomac se dissolve, corrodé par l'acide gastrique.

Je ne sais pas encore si je dois vous nourrir, vous aider.

J'ai vu un taureau, l'autre jour.

Je vois un taureau.

Si je le vois, c'est que vous le voyez : échappé de la dernière des corridas, le front baissé, fulminant, les muscles tendus, arrachés presque au squelette électrisé, le souffle viril, chaud.

Il est là, encerclé dans la phrase, qui se débat et se frappe les cornes entre la majuscule et le point.

Je vous l'offre.

Prenez-le.

Sans votre fusil.

Une telle chance ne se représentera pas.

Saisissez-le, confrontez-le, réduisez-le à la taille de votre gorge, puis mordez.

Sentez-vous sa jugulaire palpitante se déchirer sous vos incisives, ces rigoles de jus chaud qui tombent en bras de rivières de votre menton à votre torse exalté ?

Goûtez-vous l'énergie quitter son corps à coups de spasmes, la vie se frayer un chemin par la pupille dilatée ?

C'était lui ou vous, n'ayez pas de remords.

Ou bien était-ce vous, uniquement ?

Votre ego, vrai ?

Cette tranquille assurance.
Hé bien, vous réglez à présent.
Sur un peuple sans âmes, mais vous êtes maître.
Le seul ennemi, la seule menace : digérée.
Et vous n'aviez pas besoin d'arme.
Voyez comme votre instinct se passe d'accessoires.

Ô âme titanesque !
Ton esprit est un fusil déchargé.
Mais tes entrailles couvent une balle ; une seule munition dégoûtée, et c'est fini.
J'attends la détonation avec impatience.
Ai-je déclenché un décompte ?
Tu as peur.
Encore.
Et tu as soif, à présent.
Je n'ai pas d'eau.
Je t'entends gémir.
Ce sont tes dernières pulsions de vie.
Tu veux sortir du cauchemar que j'ai mis en scène.
Tu crois que le labyrinthe possède une sortie, tu espères qu'elle se présentera
au détour de la page.
Et tu accélères ta course en cherchant ton air, en ravalant ta salive qui colle à
ton palais pâteux.
Es-tu en train de me poursuivre ou de me fuir ?
Qui est derrière qui ?

contre nature

Et puis, il n'est même pas certain que j'aie imaginé une porte.

S'il y a une issue, elle sera gardée.

Une sorte de Cerbère.

Et même si tu triomphais de cette autre créature, nul ne te garantit que tu aboutirais dehors.

N'aimes-tu pas la caverne que nous avons creusée ensemble ?

Je te laisse choisir la tapisserie, si tu veux !

Nous ne faisons que nous amuser.

Tu veux jouer à la cachette ?

Je pourrais fermer la lumière, éteindre le feu, tuer les ombres, te plonger dans d'éternelles ténèbres.

Je pourrais te retenir dans ce huis clos.

Te donner des énigmes à résoudre, jusqu'à la fin des Temps.

Je pourrais tout faire.

Je peux.

Mais qu'est-ce que cela changerait ?

Tu es déjà aveugle et condamné.

Tout ce que tu veux, c'est manger, boire... danser peut-être ?

Je pourrais inviter les Bacchantes afin qu'elles t'accueillent, comme Orphée à la sortie des Enfers !

Des femmes ? Tu veux des femmes... et des hommes ? Les deux.

Hermaphrodites, androgynes, transsexuels, carnaval aristophanesque des bas-fonds.

Tu voudrais les tâter pour mieux les connaître, les posséder, les mater.

lieu commun

Moi, je les accueille.

Je leur ouvre l'espace d'une ligne et ils prennent vie.

Il faut les laisser exister, sans tenter de les cerner.

Ce sont elles, la blessure, eux, la fracture ouverte, l'éclat d'os, le cri.

As-tu déjà sondé l'immensité d'un seul de leurs regards?

Tu tomberais à genoux devant tant de douleur.

Et tu te prosternerais, car ce sont eux, les maîtres de ta vie : entités pluripotentes, cellules souches de l'humanité.

Nous devons tout au vice.

Nous, descendants des Labdacides.

Je te vois fouiller le fond de ta poche.

Tu cherches ta balle.

T'ai-je poussé jusque-là?

Il ne faut pas m'en vouloir, je m'ennuie à mourir, ici.

Vas-y.

Vas-y, inspire, ferme les yeux et appuie.

Le coup partira, le métal brûlant forera ton crâne et fusera entre tes neurones, débranchant toutes les connexions.

Ce sera indolore.

Doucement.

Cette balle est pour toi.

Tu n'en as qu'une seule pour mettre fin à tes souffrances.

Ne la gaspille pas.

contre nature

Ce serait dommage.

Que fais-tu ?

Voyons, sois raisonnable, rien ne te sert de me tuer... je vis ici, dans ta tête.

Pose ça, veux-tu ?

Allez.

Non !

NIRINA À PARIS _ Jeremy Taleyson

Nous nous sommes retrouvés à Paris.

Était-ce vraiment toi,

Était-ce vraiment Paris ?

Il faisait très chaud.

Tu es arrivée au bout de l'avenue de La Motte-Picquet, sous le métro aérien.

Nous nous sommes reconnus.

Un regard fuyant.

Comment avoir la certitude qu'on était à Paris ?

Un caillou ne suffit pas.

Si tu rapportes ce caillou, tu ne rapportes rien de Paris.

Rien, sinon ce caillou. Paris reste à Paris.

Peut-on saisir une ville ?

Quand je t'ai demandé au téléphone quel nom était écrit sur votre sonnette, tu t'es retournée et tu as demandé à Fred :

« C'est quoi une sonnette ? »

As-tu déjà saisi un objet avec une question ?

On s'était quittés à l'aéroport d'Ivato.

Le sable de Jordanie que tu gardes dans un bocal à Bordeaux, est-il du sable de Jordanie ou du sable de Bordeaux ?

contre nature

Tu ne regardes même pas la tour Eiffel.
L'improbabilité de te croiser dans la rue.

Les hérissons naissent sans leurs piquants.
Et toi ?

Tu portes un enfant dans ton ventre.
Tu en es certaine.

Tu marches partout de la même manière.
Les choses sont évidentes.

Tu m'as dit : beaucoup de choses ont changé.
Je pensais que rien ne changerait jamais.

Avec quelle prudence et quelle joie doit-on appréhender ce qui arrive ?
Le souvenir portait sur le tamarin du quartier Charbon.
J'ai demandé des nouvelles de ta famille.

On s'est assis à l'ombre sur le Champ de Mars.
Paris a disparu.

GRACE KELLY _ Marie-Eve Groulx

Elle est en sueur et elle a froid et les néons du plafond l'éblouissent, trop. Elle cherche son souffle qui s'enfarge dans sa gorge sèche. Sa poitrine est compressée, elle sent chacune de ses côtes se serrer entre elles, son cœur bat dans ses poumons et ses poumons dans son cœur, et ses côtes dans ses poumons et tout se tord et se recroqueville dans sa cage thoracique, et elle ne sait pas si c'est seulement le bandage ou si c'est aussi l'angoisse qui l'étreint et la serre comme ça.

L'infirmière mouille ses lèvres avec une éponge et serre sa main, lui dit de compter ses inspirations et expirations ; l'opération s'est bien déroulée. Les gouttes d'eau coulent dans sa gorge. Comme un spasme, elle émet un râle : c'est bon.

Elle ferme les yeux, elle ne veut pas voir le vieil homme en face qui la fixe, son regard est lourd et s'accroche à ses paupières et la heurte.

L'année précédente, sur cette île entre le Vietnam et le Cambodge, son père avait voulu qu'ils essaient la plongée sous-marine. Elle lui avait dit qu'elle ne pourrait pas, Papa, juste de savoir qu'il va y avoir des milliers de litres d'eau au-dessus de ma tête, ça me fait paniquer, ma gorge se serre et on n'y est même pas encore. Imagine. Allez, come on.

Elle avait accepté, enfilé la combinaison, écouté les différentes indications avec attention, la respiration de plus en plus lourde. Son instructeur, un grand blond, Anglais, la regardait profondément pour la rassurer, don't worry, it'll be fun. Il était grand et blond, elle ne se rappelle que de ça, qu'il était beau, et qu'il était supposé la rassurer rien qu'en la regardant. Elle aurait voulu jouer dans un film avec lui, une scène lente où leurs profils se seraient découpés dans une fausse pénombre planifiée.

Elle est descendue dans la mer, en tenant la main de l'instructeur jusqu'à lui faire mal. La panique l'a prise, malgré le rose du corail et l'asymétrie des roches volcaniques et le bleu et le jaune des poissons et toute cette flore et cette faune marines et ces mille autres détails que sa tête n'a pas assimilés, à cause de l'équipement lourd, de la houle qui l'a brusquée. L'eau tout autour. Elle avait serré la main du bel Anglais, encore et encore ; elle ne se rappelait plus des signes qu'il fallait faire avec les mains pour dire OK on descend tout est sous contrôle, ou pour dire je vais mourir asphyxiée si on ne remonte pas parce que mes bronches et mon cerveau ne comprennent pas qu'il faut tirer l'oxygène, et ce délai entre le corps et la panique va me tuer. Ils étaient remontés, l'instructeur semblait déçu, mais elle ne voulait pas vivre sa peur avec lui, devoir expliquer l'oppression de l'océan, la menace qu'elle sentait peser et qui n'existait pas. L'angoisse imprécise de n'être qu'une microscopique entité dans l'univers, perdue au large de Phu Quoc.

Et le même genre de sentiment la prenait sur ce lit de l'Hôtel-Dieu. Celui de n'avoir aucun contrôle ni sur son corps ni sur ses peurs. Et l'infirmière de lui mouiller les lèvres, de lui donner un calmant, Mademoiselle, respirez encore, doucement, voilà. Le calmant l'aide, la morphine aussi. Elle ne sent plus son corps, mais c'est doux, la lumière découpe son profil, on dirait presque qu'elle brille, et le noir et blanc de l'image souligne ses traits, plan fixe, l'homme se rapproche, changement d'image. On lui dit de fermer les yeux et de ne pas se presser, de plonger dans la lourdeur de ses paupières. Elle sent chaque vaisseau sanguin dans sa poitrine, tout le sang qui y passe, qui accélère, ralentit ou bifurque. Elle l'entend la traverser et ce n'est pas morbide ou étrange, c'est son corps et ça la rassure, ces sensations sous ce bandage qui la plaque contre la civière. Se construit un univers comme un film, et se mêlent à tout cela des images de son enfance. Elle pense au *Bus magique*, aux écoliers microscopiques qui entraient dans le corps humain pour un cours de biologie et se dit que ça y est, elle n'est pas l'adaptation d'un roman, elle est le décor d'une série télé animée, ou d'un film des années 90, *Chérie, j'ai réduit les enfants!*, et ça la fait rire, tout bas, à

peine un toussotement dans la salle de réveil. Ses artères s'animent, pompent le sang dans chaque recoin, propulsent l'autobus magique.

Mais l'effet de la morphine n'est pas infini : l'image du bus s'estompe et sa pression se stabilise, ses yeux s'ouvrent. Son corps reprend ses droits naturels. On la conduit dans une autre chambre. Elle évite le regard des patients qu'elle croise. L'odeur de l'hôpital, de la maladie, lui donne la nausée ; elle a assez de la sienne. C'est égoïste et c'est comme ça. Les jaquettes élimées, trop lavées, les joues lasses et les cheveux défaits ; les bouts de cuisses, d'épaules ou de fesses que l'on entrevoit, au détour du corridor B4, agrippés à des solutés roulants. La peau et les odeurs et les couleurs défraîchies brisent l'image cristallisée que les grosses boîtes de production américaines construisent patiemment : le caractère très érotique des quarts de nuit qui se terminent souvent en halètements de plaisir dans un réduit du 3^e étage, l'histoire riche en rebondissements des amours de Josie et Ryan.

La pièce où on l'amène est en fait une grande salle que l'on a divisée grâce à des rideaux. On l'ausculte et on la touche trop, et l'image n'est plus contrastée de noirs, de blancs et de gris, et son profil n'est pas aussi accentué que celui de Grace Kelly et elle a froid et personne ne pense à essuyer la sueur sur son front et son cou. Elle doute qu'on lui redonne de la morphine, elle sent chaque vaisseau sanguin, chaque battement, comme si un fou essayait d'allumer sa poitrine avec un briquet passé à la machine à laver.

Elle ferme les yeux.

ABSINTHES OINOS _ Philippe Sarrasin Robichaud

les marais antédiluviens fermentent
sages extasiés déglutinent
ce nectar ne leur est pas destiné
et pourtant
ils en feront religion rituel

Fourvières des millénaires en avant
funiculaire en amont j'avale
recrache c'est sale t'as une
couronne d'épines dans la bouche

via crucis de soirée que celle-là
le chemin était déjà tracé
jusqu'à la résurrection
ça fait toujours une belle histoire
à se remémorer - d'herbes en idées

dis lion t'as pas le courage
qu'il faut pour assembler une armée
lui faire brûler ta trachée
lui octroyer thym génépi sucre et autres

lieu commun

luis soleil plus tard tu dégringoleras
vieille cendre orangée
comme une autre
et elle ira faire un petit *-tzsche*
en s'éteignant à la surface du lac
au matin

ouverture des yeux et
ces exquis maux de crâne

COMME LA PIERRE AU MILIEU DES HERBES _ Guillaume Ménéard

Je n'ai pas reconnu mon père. L'homme dans le cercueil était un étranger. Ma grand-mère me répétait qu'il était beau. Je répondais oui. Il y avait longtemps que je l'avais vu la barbe taillée.

—

Je n'ai pas pu dormir. Quelqu'un y est arrivé ? Dans mon demi-sommeil, j'ai entendu des pas dans la maison. Je ne sais pas qui c'était.

—

Par la porte close de ma chambre provient le son feutré de voix et de ronflements de chaise : grand-mère trie les documents importants. Déjà. Elle a fait ça toute la journée.

—

Une fois, j'ai expliqué Kant à mon père. J'avais quatorze, quinze ans peut-être ; je lisais la *Critique* depuis le début de l'été. On était en voiture, immobilisés sur la route. Peut-être un accident devant ; impossible de savoir. Au loin, la chaleur dansait sur l'asphalte, rendant incertaine la ligne d'horizon. Au bout d'un moment, j'ai dit à mon père que je lisais un philosophe. Sans répondre, il a souri. Je lui ai parlé de tout ça, des choses que l'on percevait par les sens, comme la pierre au milieu des herbes que l'on distinguait depuis l'auto. Je lui ai raconté qu'on ne la voyait peut-être pas pareil et que c'était ça, Kant. Il a froncé les sourcils, sans rien ajouter. Probablement a-t-il trouvé étrange le déséquilibre entre l'épaisseur du livre et la brièveté de mes explications. Plus tard, on a vu la civière le long de la chaussée. Et le cadavre. Éclatant sous le soleil d'août.

lieu commun

Nous sommes allés à l'enterrement aujourd'hui. En arrivant au cimetière, ma grand-mère a sorti une feuille de sa poche : le plan de l'endroit. Elle me l'a mis entre les mains et m'a expliqué le chemin. C'était organisé comme une ville, avec des avenues et des numéros de terrain. La neige tombée la nuit précédente donnait l'impression d'être face à une photographie. Tout n'était que variantes de blanc, reliefs invisibles. Seule cacophonie : le trou devant la pierre tombale de mon père.

—

Ma grand-mère m'a prévenu qu'on quittait la maison sous peu. J'ai fait des boîtes.

MONOLOGUE ENFLAMMÉ SUR LE MONSIEUR _ Xavier Jacob

Dimanche soir, au cinéma.

Dans les premières minutes de *La grande invasion* (un documentaire de Martin Frigon sur « la banlieusardisation des Laurentides¹ »), on voit un intellectuel, je ne me souviens plus de sa profession exacte, en tout cas un monsieur à l'air respectable, cheveux poivre et sel, disserter sur le Faubourg Boisbriand, un power center² de la Rive-Nord de Montréal.

Comme ce monsieur, moi aussi je tique pas mal sur le concept de ces centres d'achats tentaculaires, d'une laideur sans nom, destructeurs du peu d'espace vert qui réussit à survivre en banlieue. Comme lui, je tique sur l'idée derrière ces monstres d'asphalte et de toc, selon laquelle la consommation est l'activité qui devrait être au centre de nos vies et nous rendre, ultimement, très très heureux.

Mais là où je tique également, c'est quand j'entends ce même monsieur affirmer que l'un des effets négatifs directs des power centers, des banlieues et du mode de vie que ces derniers encouragent et incarnent, est la solitude du banlieusard – solitude qui est, nécessairement, signe d'aliénation et de vide existentiel. Selon lui, et c'est tout un drame, on ne connaît plus nos voisins, on s'enferme dans nos condos à s'abrutir devant des jeux vidéo, on ne jase plus avec son facteur, son fleuriste, son commis de dépanneur, son ci, son ça... bref, on ne veut plus de « la vie de village d'autrefois » qui était la vraie vie en communauté, ah, ce temps idyllique et pur et pas une miette idéalisé où tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, à en croire ton arrière-arrière-grand-père.

Là, par exemple, je tique pas mal.

Je suis solitaire. Profondément, soigneusement, furieusement solitaire.

Je suis même *un* solitaire, comme on dit que tel est un Gémeaux, tel autre un hipster ou telle une féministe radicale : c'est d'même, que voulez-vous, ça fait

partie de mon identité. Et qui dit « solitaire » dit « dans la marge », « à côté », « à l'écart » – et conséquemment « pas dans 'a gang » ou « hors du groupe ». Le solitaire est celui qui mine l'unité sociale. Il fracture la belle rondeur du troupeau. Il dérange. Il inquiète.

Et s'il préfère passer seul ses journées – et ses semaines, et ses mois... – que de s'entourer sans arrêt de la présence des autres, c'est qu'il doit, nécessairement, être malheureux.

C'est l'un de nos lieux communs les plus tenaces que de penser le bonheur ou la « bonne vie » selon le critère de la sociabilité. Est heureux celui qui possède une vie sociale foisonnante. Est épanoui celui qui se délecte des vertus du dialogue, qui est – c'est bien connu – la seule véritable façon de se former l'esprit.

Plusieurs tests psychologiques modernes servant à déterminer la bonne santé mentale d'un sujet sont catégoriques. Agir comme un extroverti, rechercher la compagnie des autres et de nouvelles amitiés, etc., sont des comportements qui procurent davantage de bonheur, de plaisir et d'enrichissement personnel que des activités de solitaire. Des spécialistes du développement de l'enfant préviennent les parents qu'un comportement solitaire chez un jeune enfant peut être le signe d'un adolescent violent à venir, voire d'un psychopathe³.

Le problème de ces tests et de ces théories, c'est qu'ils ne considèrent qu'un côté de la médaille. Peu (ou pas) conscients de leur parti pris, ils sont construits sur une vision du monde elle-même fondée sur des valeurs de « non-solitaires » connotées fort positivement : la grégarité, le travail d'équipe, l'extroversion, l'esprit de corps, la coopération, etc.

Mais amusons-nous un instant à renverser la perspective.

Au lieu de voir la solitude comme un refus misanthrope d'appartenir au grand village des humains, comme de l'aliénation délirante, essayons de la voir plutôt

comme une occasion – peut-être la plus féconde, la plus transformatrice – de pratiquer l'exploration de sa psyché et de son individualité. Ce n'est pas une évidence pour tout le monde, mais être attentif à son univers intérieur, ça ne veut pas dire être narcissique. Ça veut dire apprécier les joies et les vertus de l'introspection, de la méditation, de l'examen de conscience.

Au lieu d'imaginer la rencontre d'autrui comme l'unique forme d'émulation possible, imaginons la solitude comme l'espace où tous les envols de l'imaginaire sont permis sans jugement, façon daydreaming, ou plus radicalement comme une mise à l'épreuve de ses propres forces, comme une expérience de ses limites, à la manière d'une expédition arctique ou d'un tour du monde en voilier. Tous deux en solo, bien entendu.

Au lieu de penser la solitude comme un manque, un mépris ou une haine de l'Autre, pensons-la comme une abondance du Soi, un moment privilégié de développement de sa liberté de corps et d'esprit. Il y a quelque chose de vertueux au royaume du solitaire : l'autarcie n'est-elle pas l'un des idéaux du taoïste, entre autres exemples de sages ?

Et l'histoire de l'humanité ne nous a-t-elle pas légué un nombre impressionnant de solitaires tout à fait heureux de l'être, des créateurs dont l'apport inestimable à la connaissance humaine aurait été impensable sans cette solitude même ? Je pense à des personnages on ne peut plus marginaux comme Lao-tseu, Nietzsche et Cioran, pour n'en nommer que quelques-uns. De temps en temps, c'est ce qu'ils nous apprennent chacun à leur manière, il est salutaire de tourner le dos à la Cité et de la regarder de l'extérieur. Là se trouve le lieu d'une lucidité souvent malséante, quoique bienvenue, bénéfique.

Fut une époque lointaine où vivre en communauté, travailler ensemble, s'allier les uns avec les autres pour résister à un environnement hostile étaient nécessaires à notre survie. Mais l'avenir de l'humanité est depuis longtemps déjà cer-

tain... À présent, le temps et l'espace nous sont accordés, comme jamais auparavant dans l'Histoire, pour investir le territoire, autant intérieur qu'extérieur, de la solitude.

Je m'en réjouis.

Si la solitude n'est pas le résultat fatal de l'adoption d'un mode de vie matérialiste menant à la stupidité et à l'isolement subi malgré soi, mais découle de la volonté de s'aventurer hors des sentiers battus de l'expérience du monde et de soi-même ; si la solitude est perçue comme le besoin de vivre loin du bruit et du babil intarissable de la modernité afin de s'approcher d'une autre vie possible, qu'on espère plus authentique – alors elle n'est et ne sera jamais le signe d'une déficience. L'anglais rend bien cette différence : « lonely » et « alone », ce n'est pas la même chose. La solitude peut être un choix, un atout, une force, une position stratégique. En fait, elle nous est essentielle.

Et si elle se trouve au Faubourg Boisbriand, ou entre les murs métalliques d'une voiture prise dans le trafic sur la Rive-Sud, ou dans le silence du banlieusard qui ne dit pas bonjour à son voisin parce qu'il est trop occupé à s'émerveiller de la beauté du soleil qui se couche derrière le Costco... n'en déplaise au monsieur, mais je ne tique pas, mais pas du tout.

Je me réjouis.

1. Serge Cardinal, « Les planeurs : quand l'eau du lac devient aussi dure que l'asphalte », *Liberté*, n° 301, automne 2013, p. 19.

2. « The International Council of Shopping Centers defines a power center as “a center dominated by several large anchors, including discount department stores, off-price stores, warehouse clubs, or category killers” with “only a minimum amount of small specialty tenants.” [...] At a power center the shopper can find more for less, taking advantage of the prices and inventory offered by the hulking giants of twenty-first-century retailing. » (Jon C. Teaford, *The American Suburb : The Basics*, New York, Routledge, 2008, p. 106.)

3. Anneli Rufus, *Party of One : The Loners' Manifesto*, Cambridge, Da Capo Press, 2003, p. 259.

AMATEMP12 _ Mathias Richard

* je suis né avec deux visages sur la paroi intérieure de mon ventre

*

* il me manque une oreille droite

* et j'ai un bras au bout de mon bras

* une seconde jambe au bout de ma jambe, c'est comme si je marchais sur des échasses

Ne lisez pas ce qui suit. / Ce quartier est tellement cher que j'ai à peine les moyens de marcher sur le trottoir. / Mon conseiller pour l'emploi est un clodo. Mon coach de personnalité est un loser. Mon psy est une épave. / Quand je tape mon nom sur Google, je tombe sur un avis de décès. / je porte des lunettes de lune / personne ne peut comprendre – ce que c'est ; personne ne peut savoir – ce que c'est / Pensez, Concentrez et Réussissez / Mouvement pour le dressage et l'esclavage des générations futures / les jeunes sont du matériel pour les riches / On n'est pas sérieux quand on a 777 ans. / Je déclare la mort de la Science. / Hey. J'ai les codes. Des bombes atomiques. / pour sauver notre planète : Cliquez ici / La ville du futur ne s'étale plus. Elle s'enfonce. / tu es seul tu n'as pas de raison d'être tais-toi et meurs / mes trous de mémoire font partie de mes meilleurs souvenirs / il est indispensable de savoir ne penser à rien / arriver à s'isoler de l'extérieur mais aussi de sa propre intériorité / travailler sur de l'imagination qui ne soit pas de l'évasion. / je produis 30 000 pensées par jour / Il est temps de s'entraîner à brouiller ses propres pensées. / On va pas se faire bouffer par la vie comme ça ! / D'indifférence, on peut tuer quelqu'un. / Les jeunes, qui n'ont rien à perdre, représentent l'Attaque, l'Aventure même. / il n'y a rien de pédé à mettre un entonnoir dans le cul d'un pote et y verser de l'alcool. / Autant que la compétition, la coopération entre individus est un facteur clé de l'évolution des espèces. / Ne lisez pas cela. / Riton baise comme une poubelle. / Spaceporn / polar dollar / Notre-Dame-Limite / adrénaline junkie / Spécial Chiens / Regardez pas. / Pourquoi c'est quoi ça ? / programme de recherche d'intelligence terrestre

/ sauvé par l'ennemi / Dans les bordels belges, c'est la stupeur. / c'est du robot dans le texte / Une centrale émo-électrique utilisant les émotions humaines comme carburant. / ça fait mal seulement quand je respire / La pierre respire / Les ordinateurs s'insectisent. / couper une tête avec une idée dedans / 100 points : 1. Effacer votre mémoire et être libéré. / Il y a un trou à l'endroit de ma volonté. / Tout être a besoin de motivation pour effectuer des tâches. / Vous ne possédez rien. / Si. Tu as, à toi, ton souffle. Tu as ta respiration. Ta respiration est à toi et à toi seul. / poézi is sex /

L'Équateur nous donne des leçons de géométrie. / Al-Qaïda Junior s'écrase en ULM sur Disneyland Paris / Ce texte a été refusé par tous les éditeurs français. / la vérité est pour les riches / clochard superstar / Il s'est tu, c'est-à-dire que sa voix continue, mais n'est plus renouvelée. / il se prend pour un cerf-volant et saute d'un gratte-ciel, un fil attaché à sa jambe / Briseur d'aboiement Avancé 39,95€ / les plantes poussent grâce aux poissons qui nagent dans la terre / Je m'entraîne à être bourré sans boire, à être défoncé en restant clean, à fumer sans cigarette. Puissent la danse et la musique me venir en aide. / aspire mes maux et recrache-les loin / je reste rapidement :: je tremble tellement que je danse / mon cancer s'est transformé en bébé / naissance du signal / technologie sexuelle : inconnue / transformer un poulet en dinosaure / éjaculations sidérantes de vérité / Des ovnis dans le cul, j'essaye de créer des trous entre les mondes :: et ils mènent ici. Un pont afin qu'on commence :: à travailler ensemble pour régler... / une déchirure qui voit tout s'écarteler, jusqu'aux atomes eux-mêmes / La structure change à tout moment. Il faut constamment trouver quel est le nouveau chemin à emprunter. / augmente le risque de démence / Au lieu de reprendre des formes socialement répandues, mais en réalité périmées, j'encourage chaque personne à développer, créer ses propres formats et formes. / Putain, tu fais baisser le QI des gens à qui tu parles. / l'air c'est pour qu'on suffoque, le jour c'est pour fermer les yeux / Ceci est un scaphandre fumeur. / L'estomac des poissons est

en plastique. / il y a une publicité dans mon éjaculation gratuite / multinationales, dont les attaques sont hallucinantes / les maladies sont privatisées, réduites à l'état de produits financiers rentables / Chaque Terrien a quatorze addictions abstraites qui occupent tout son temps disponible. / Afficher la traduction. / Poésie offshore en ligne / née d'un trou de balle tracé au sol par ma grand-mère vierge / Un syntexte représente un point où la littérature s'effondre infiniment sur elle-même. / poetry is better than porn / poézi is the new sex_i /

Comment se suicider de cinq balles dans la tête? / +10% de réalité / cancer de la joie : l'espoir d'un dépistage précoce / Les planètes sont des smileys. / 91% des articles scientifiques sont écrits par des ghostwriters / Désinstaller Uninstaller Pro / Comment Réaliser vos Pensées Mathias / téléchargez notre programme d'estime de soi / Elle a encore mis la corbeille à la corbeille. / forage du crâne insertion données / de la foudre enfermée dans une boîte / 92% des 687 nouveaux mondes recensés à ce jour / jeune testicule truffé de millions de trous noirs / :: camp de concentration pornographique :: / cliquez jusqu'à ce que mort s'ensuive / les seins s'ouvrent en yeux / faut lécher le disque pour qu'il joue / Le président de la bière pour trouduc est bâillonné dans ta baignoire? / Il oblige ses victimes à se manger elles-mêmes, avec un bavoir. / vous poussez une porte, vous vous retrouvez en haute montagne / amputer ses paupières pour le tuer de lumière / faire l'hélico sans les mains / bombe temporelle antipersonnelle : mélange en une personne plein de moments aléatoires de sa vie, jusqu'au morcellement / Nous sommes faits d'informations superposées faisant plusieurs fois le tour de la planète chaque seconde. / Une erreur s'est produite avec le réel. Veuillez réessayer plus tard. / Toutes ces informations nous mélangent. / Plus rien ne correspond à rien. / 48 cages de 100m² reliées par 76 couloirs de vingt mètres de long / parcs éoliens offshore de la mer du Nord interconnectés aux centrales solaires à concentration du Sahara / EDF doit respecter des normes strictes, en veillant par exemple à ce que la température

du Rhône ne dépasse pas 24°C. / Chaque personne est un univers parallèle. :: Il y a plusieurs présents en même temps. / C'est pourquoi il faut vous rendre à la source de la pensée par l'ÉPUISEMENT / flashes de dopamine / protocoles d'interconnexion / corpsdonnées / Le mot le plus agréable qu'un être humain aime entendre est son nom. / J'ai vu un homme qui pouvait... changer de visage comme on change de vêtements. / La tête illuminée de trépanations. / Nés dans une nuit qui n'en finit pas, une nuit qui dure des années, une génération, deux générations, des dizaines d'années, des enfants naissent et vivent et meurent, tout ça dans l'obscurité. / nous finissons toujours par justifier les souffrances que nous subissons / l'environnement sculpte nos circuits nerveux, laisse sur nous des traits uniques / Boule de cristal nofuture, il avait la tête dure. Ils la lui ont écrasée à coups de blocs de béton. / Le gain de performance de ce syntexte devrait aller jusqu'à 37%. :: ce sera tranché par la Cour de Castration / C'est de la branlette et c'est de la bonne. / Nous sommes toutes les deux à la recherche d'une langue dans la langue. / Pourquoi quand je dis quelque chose c'est jamais quelque chose? / _ poésie is sex /

– COMPTEZ-VOUS! / – (chacun) UN! / Création de systèmes symboliques pour naturaliser la domination. :: Les dominants « naturalisent » l'ordre établi avec des formes discursives qui se positionnent comme objectives et légitimes. / Regarde, écoute, à genoux, prie! / Par terre je ramasse une pièce qui ressemble à des coulisses. / France Info téléguide Papa / Sur Facebook, le cerveau est prélevé par le nombril / canards sauvages victimes d'attentats neurologiques / poisson avec un masque à gaz / assis dans un avion à la coque transparente – difficile de faire abstraction du vide autour / dire au revoir à quelqu'un qui arrive / La vie commence dans 30 secondes. / Commencer par la conclusion. / Aucun traitement n'existe. / Afficher la suite /

CONTRE NATURE + IMAGES _ Google et Nelly Desmarais

Un chien qui s'accouple avec un singe

Adam et Ève avec un arbre, un serpent et une pomme

La société contre nature de Serge Moscovici

Un oiseau sur une branche devant une rivière

Des animaux avec *Certaines filles ont des pénis* et *Les filles ne préfèrent pas toujours la monogamie*

Un lion qui s'accouple avec un tigre

Une voiture avec des plantes qui poussent dedans

Un bébé cochon couché sur un tigre

Un chien penché sur un lapin

Deux femmes de dos qui se tiennent par la main

Des gratte-ciels devant un cours d'eau avec un serpent géant

Une route affaissée dans la jungle

Un rat et un chat qui mangent dans le même bol

Céline Dion avec les cheveux courts

Céline Dion avec les cheveux longs

Une femme en sous-vêtements qui embrasse un poisson

Animal Man 2

Alain Dumas qui sourit en tenant un livre avec Alain Dumas sur la couverture

Un homme sous l'eau en habit de plongée

Belle jeune fille souriante parle par téléphone mobile contre nature verdoyante en été

Comment se représenter Dieu et les êtres supérieurs selon Denys et Jean Scot

Chantale Lavallée dans *La contre-nature de Chrysippe Tanguay, écologiste*

The Lament for Icarus d'Herbert Draper

Des barils rouillés et un paysage nordique

Un orang-outan qui fait une fellation à un autre orang-outan

Un homme devant une cascade, de la boue dans le visage

Un Imam qui dit à un fidèle : « tu peux être homosexuel un peu »

Robot vs nature

Le Traité des accouchements naturels

Une bible dans le ciel, des rayons de lumière autour